à'y arriver dans trois jours excitoit en nos cœurs une ivresse générale, lorsque tout à coup l'atmosphère qui jusqu'alors avoit été si brillante s'enveloppa de vapeurs froides et rembrunies. Le soleil, caché sous d'épais nuages, disparut à nos yeux, et la neige, tombant à gros flocons, dans un instant obscurcit le jour, et confondit la terre avec le firmament. Le vent, soufflant avec furie, remplissoit les forêts du bruit de ses affreux sifflemens, et faisoit courber contre terre les noirs sapins surchargés de glaçons; enfin, la campagne entière ne formoit plus qu'une surface blanche et sauvage.

Au milieu de cette sombre horreur le soldat, accablé par la neige et le vent qui venoient sur lui en forme de tourbillon, ne distinguoit plus la grande route des fossés, et souvent s'enfonçoit dans ces derniers, qui lui servoient de tombeau. Les autres, pressés d'arriver, se traînant à peine, mal chaussés, mal vêtus; n'ayant rien à manger, rien à boire, gémissaient en grelottant, et ne donnoient aucun secours ni marque de pitié à ceux qui, tombés en défaillance, expiroient autour d'eux. Ah! combien de ces infortunés qui, mourant d'inanition, luttoient d'une manière terrible contre les angoisses de la mort! On entendoit les uns faire de touchans adieux à leurs frères, à leurs camarades; d'autres, en poussant le dernier soupir, prononçoient le nom de leur mère et du pays qui les vit naître: bientôt la rigueur du froid saisissoit leurs membres engourdis, se glissoit jusque dans leurs entrailles. Étendus sur les chemins, on ne les distinguoit plus qu'aux tas de neige qui recouroient leurs cadavres, et qui, sur toute la route, formoient des ondulations semblables à celles des cimetières. Enfin, des nuées de corbeaux abandonnant la plaine pour se réfugier dans les forêts voisines, en passant sur nos têtes, poussaient des cris sinistres, et des troupeaux de chiens venus de Moskou, ne vivant que de nos débris ensanglantés, venoient hurler autour de nous, comme pour hâter le moment où nous devions leur servir de pâture.

Dès ce jour l'armée perdit sa force et son attitude militaire: Le soldat n'obéit plus à ses officiers, et l'officier s'éloigna de son général; les régimens débandés marchaient à volonté; cherchant pour vivre, ils se répandoient dans la plaine, brûlant et saccageant tout ce qu'ils rencontroient. Bientôt ces détachemens séparés de nous étoient assaillis par les restes d'une popu-